

“ trouve confondue avec les concubines.
 “ Les maîtres se servent de leur autorité
 “ pour contraindre leurs esclaves à se ren-
 “ dre à leurs desirs. L'abomination règne
 “ dans les lieux où les filles n'ont plus la
 “ liberté d'être chastes. Les villes sont
 “ remplies de lieux infâmes, et ces lieux
 “ ne sont pas moins fréquentés par les
 “ femmes de qualité qu'où par les fem-
 “ mes de basse condition. ” Qu'ajouter
 “ de plus ? Faudra-t-il parler des infamies
 de Néron et d'Héliogabale ? Rappelérons
 nous les honteuses discussions des sophis-
 tes de la Grèce sur ce qu'ils appelaient les
 deux amours ? Ce qu'il y avait de plus
 honteux, c'est que les hommes réputés
 les plus illustres, de même les plus ver-
 tueux, donnaient publiquement le specta-
 cle de ces mœurs infâmes ou dissolues. On
 n'a point oublié la chanson que les soldats
 de César avaient composée sur leur gé-
 néral, et qu'ils répétaient en chœur, en le
 ramenant en Italie. Sophocle et Euripide
 se reprochent, en badinant, dans leurs épi-
 grammes, des vices honteux que notre
 langue ne consent pas même à nommer.
 Le glorieux Périclès, le sage Socrate, l'au-
 stère Caton, n'étaient pas à l'abri de ces
 souillures.

Quel pouvait être l'esprit de famille
 dans une société flétrie par toutes ces im-
 puretés ? Comment la chasteté et la dé-
 cence pouvaient-elles exister dans le foyer
 domestique, quand elles étaient publique-
 ment insultées ? Quelles mères, quelles
 épouses que les Lesbie, les Cynthe, les
 Délicé, et toutes ces femmes qui passaient
 des voluptés sanglantes du cirque aux vo-
 luptés chantées par Catulle, Tibulle et
 Propertius ? Ainsi, la famille antique, déjà
 faussée par les lois, était corrompue par
 la religion et par les mœurs ; elle disparaî-
 sait, peu à peu, dans un déluge de boue,
 lorsque le christianisme, semblable à l'Ar-
 che sainte qui portait l'avenir du monde
 parut pour la sauver.

DEUXIÈME ARTICLE.

Avant de continuer l'étude de l'influen-
 ce du christianisme sur l'esprit de la fami-
 lle, nous devons répondre à une objection
 que le commencement de cette étude a pro-
 voquée, de la part d'un esprit plein d'admira-
 tion pour l'antiquité.

“ Nous aurions fait, selon lui, l'antiqui-
 “ té trop hideuse et trop corrompue, pour
 “ donner au christianisme exclusivement
 “ le mérite d'avoir ramené sur la terre
 “ la chasteté du corps et la pureté du
 “ cœur, ces deux sœurs immortelles qui
 “ en étaient exilées. Nous aurions mé-
 “ connu les vertus qui existaient dans le
 “ monde païen, les génies philosophiques
 “ admirables qu'il a produits, la noble mo-

“ rale qu'ils ont prêchée, le divin Platon, le
 “ sage Socrate et d'autres hommes dont
 “ le souvenir honore encore l'humanité.
 “ Il y a de l'injustice à rembrunir ainsi le
 “ tableau de la situation de la société hu-
 “ maine, avant l'avènement du christia-
 “ nisme, pour rendre cette aurore intellec-
 “ tuelle et morale plus éclatante et plus
 “ belle, et c'est là un effet de lumière plus
 “ digne d'un peintre que d'un histo-
 “ rien. ”

Nous présentons, ont le voit, l'objection
 dans toute sa force. A Dieu ne plaise
 que nous l'ayons méritée ! C'est surtout
 lorsqu'on défend la vérité qu'il faut renon-
 cer, nous ne dirons pas seulement au men-
 songe, mais à cette exagération et à cette
 emphase qu'on doit laisser à l'erreur, à
 la défense de laquelle elles sont nécessaires.
 Nous n'avons donc pas voulu dire que,
 dans le monde païen, il ne pût pas y avoir,
 il n'y eût pas de nobles esprits et des cœurs
 honnêtes ; nous n'avons parlé que des lois
 et des mœurs générales de l'antiquité.
 Nous avons dit quelle était la règle, sans
 nier l'exception qui la confirme ; nous
 avons peint la société antique dans son en-
 semble, dans sa généralité, dans l'ensemble
 de sa corruption, dans la généralité de ses
 vices, sans vouloir ôter à quelques âmes
 privilégiées le mérite d'une protestation
 individuelle, honorable, mais impuissante,
 car, semblables à des flambeaux placés au
 sein d'une immensité ténébreuse, ils ren-
 draient les ténèbres visibles sans les éclair-
 cer.

Un admirable historien, un philosophe
 divin, l'apôtre Saint-Jean, dans ce magni-
 fique *Evangelium* du Verbe dont les philoso-
 phe platoniciens voulaient graver les pre-
 miers mots sur le frontispice de leurs écoles,
 a parfaitement expliqué les rares et confu-
 ses lumières, les rares et impuissantes ver-
 tus qui brillaient encore au moment où le
 christianisme se leva sur l'humanité, dans
 tout l'éclat de ses splendeurs morales et in-
 tellectuelles. Il y a deux verbes, parlons
 plus juste, le verbe divin a deux manières
 de se communiquer à l'humanité. D'abord
 le Verbe qui *illumine tout homme venant
 dans ce monde*, se communique à lui par
 la raison humaine, reflet de la raison di-
 vine, mais reflet affaibli et pâissant depuis
 la chute de l'humanité ; ensuite le Verbe
 s'est fait chair, il a habité parmi nous, il a
 suppléé à la première révélation devenue
 insuffisante, depuis que les nuages de l'or-
 gueil ont obscurci notre entendement, et
 que les poisons des passions ont visité no-
 tre esprit, avec sa morale pour redresser
 notre cœur ; Les hommes vertueux qui,
 dans le monde païen, existaient avant le
 christianisme, étaient ceux qui écoutaient
 encore le Verbe, qui illumine tout homme

venant dans ce monde. Les beaux vesti-
 ges de vérité et de morale que l'on peut
 admirer en eux, venaient de cette révéla-
 tion primitive que Dieu donna à l'humani-
 té comme un céleste patrimoine à l'origine
 des choses. Hélas ! de combien d'ombres
 ces lumières étaient mêlées ! Le divin
 Platon, qui garda le célibat toute sa vie, et
 dont les écrits respirent la chasteté, ne
 voulait-il pas établir la promiscuité des
 femmes dans sa république ? Socrate,
 après avoir admirablement discoursé sur
 l'immortalité de l'âme, ne recommanda-t-il
 pas à ses disciples de sacrifier un coq à
 Esculape ? Mais, nous l'avons dit, nous
 ne voulons pas faire le procès à ces
 grands hommes, vraiment dignes d'estime,
 pour avoir écouté et entendu la voix inté-
 rieure qui parlait à leur cœur au milieu
 du tumulte des passions ; pour avoir lu quel-
 ques traits à demi effacés de l'Évangile
 primitif que nous portons dans notre âme,
 à la lueur de cette lampe divine allumée dans
 notre intelligence et dont nous avons obs-
 curci les rayons. C'est la société antique
 dont nous avons déroulé le tableau, et l'on
 ne peut nier que l'esprit de famille n'y fût
 profondément altéré par la corruption de
 l'entendement et celle du cœur, qui étaient
 venues se refléter dans les religions, les
 lois et les mœurs de l'antiquité, sans que
 les enseignements des philosophes aient pu
 arrêter ce torrent d'erreurs et de vices qui
 menaçaient de tout emporter.

Le christianisme modifia profondément
 l'esprit de la famille, parce qu'il at-
 taqua les vices de la famille antique dans leurs
 deux principales sources, les idées et les
 sentiments, les esprits et cœurs. La reli-
 gion d'un peuple, c'est son âme même : or
 tout change, quand l'âme est changée.
 Les mœurs, les lois qui ne sont que l'ex-
 pression extérieure et publique des senti-
 ments et des idées, subissent infailliblement
 leur influence toute-puissante, et se con-
 forment peu à peu à toutes les variations
 qui se produisent dans ces deux centres de
 vie et d'action, où tous les grands nœuds
 des choses humaines se lient et se délient.
 De même que dans le corps humain, tout
 ce qui agit puissamment sur le cerveau et
 sur le cœur, réagit avec force aux extré-
 mités les plus éloignées, à cause des deux
 systèmes généraux d'organisme qui se rat-
 tachent à ces deux puissants organes ; de
 même dans le corps social, toute grande
 modification dans le corps social, toute
 grande modification dans les sentiments
 et dans les idées, réagit dans les lois qui
 sont l'expression des rapports nécessaires,
 et dans les mœurs qui sont le reflet de ce
 qui se passe dans l'esprit et le cœur de
 l'homme. Or l'avènement d'une religion
 n'est pas seulement une modification dans